

Ophélie

I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles . . .
— On entend dans les bois de lointains hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile :
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or . . .

II

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !
Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
— C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,
À ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;
Que ton cœur écoutait le chant de la Nature
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !
Tu te fondais à lui comme une neige au feu :
Tes grandes visions étranglaient ta parole
— Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

III

— Et le Poète dit qu'aux rayon des étoiles
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis ;
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Arthur Rimbaud
1870

Ophelia

I

On ripples calm and black where sleep the stars,
white Ophelia floats like a great lily,
floating very slowly, abed her long veiled robes . . .
— We hear in the wood the distant hunters' cry.

'Tis a thousand years plus that sad Ophélie
is passing, ghost white, on the long river black.
'Tis a thousand years plus her sweet insanity
is murmuring her romance to the breeze of night.

The wind kisses her breast and spreads out a-whorl
her great veils rocked gently by the water.
The rustling willows weep on her shoulder,
on her great dreamy brow rushes rest.

The crumpled nenuphars are sighing around her ;
At times, she awakens in a sleeping alder
some nest, from where escapes a small rustle of wing :
— a mysterious chant falls from astral gold . . .

II

Oh pale Ophelia ! beautiful as the snow !
Yes you died, child, taken by a river !
— 'Twere the winds tumbling down the great mounts of Norway
that told you in low voice of bitter liberty ;

— 'Twas a breath, twisting your long flowing hair,
that to your dreamy mind carried foreign clamor ;
'Twas your heart listening to the chant of Nature
in the groans of the tree and the sighs of the nights ;

'Twas the voice of mad seas, an immense rasp,
that broke your bosom, child, too human and too tender ;
'Twas an April morning, a handsome noble pale,
a piteous raver, sat mute at your knee !

Heaven ! Love ! Liberty ! What a dream, poor Mad Girl !
You melted to him as snow does to fire :
Your huge vision strangled your speech
— And awful Infinity terrified your blue eye !

III

— And the Poet says that it's to the starlight
you come seeking, by night, the flowers that you picked ;
and he saw on the water, abed her long veiled robes,
white Ophelia floating, like a great lily.